

INAUGURATION DU TEMPLE DE CANA

Léribé, 30 juillet 1876.

L'autre jour, en préparant un article pour la *Petite Lumière* du Lessouto, au sujet de l'ouverture du temple de Cana, la pensée m'est venue que peut-être personne n'avait songé à vous en écrire. Et pourtant, ce qui intéresse les Églises du Lessouto ne peut pas manquer d'intéresser aussi les Églises de France.

Il n'y a pas longtemps que l'espace qui sépare Léribé de Thaba-Bossiou était comme un désert qui nous isolait du reste de la mission. Il fallait être fort et bon cavalier pour le franchir en un jour. C'est surtout aux efforts personnels de notre frère M. Jousse que *Léribé* d'abord et *Cana* ensuite doivent leur fondation. C'est lui qui, avant mon arrivée, avait visité cet immense district, que l'on regardait *ici*, et non sans raison, comme qui dirait aujourd'hui le pays des Banyais, une contrée *païenne* par excellence. Du moment que l'on quittait Thaba-Bossiou ou Bérée, que l'on avait franchi les premières hauteurs et traversé la Poutiatsana, on éprouvait une pénible impression, comme si les ténèbres allaient s'épaississant à mesure que l'on avançait. Aujourd'hui, grâce à Dieu, si cette impression existe encore, c'est à un moindre degré, car « le peuple qui était assis dans les ténèbres, a vu une grande lumière » — *la lumière du monde!* Le nom du Sauveur retentit déjà dans ces parages, sur plus d'une montagne et dans plus d'un vallon!

Pour en venir à Cana, il y a trois ans, vous le savez, que M. Jousse et moi y installâmes notre frère Kohler. Masoupa, le fils de Moshesh, Jonathan, le fils de Molapo, et une foule de gens des environs s'y étaient rendus. Nous y entendîmes toutes sortes de beaux discours, car ils ne coûtent pas cher ici; — ce qui vaut mieux, l'Évangile fut prêché, et c'est là ce qui nous fit dire que nous avions eu un beau jour. Le lende-

main, on creusa les fondements de la première maison de notre ami, — puis on se dit adieu. Nous avions le cœur bien gros en laissant là, dans les champs, ce jeune homme tout seul, sachant à peine bégayer la langue, et dépourvu des secours nécessaires pour mener vigoureusement ses travaux matériels. Aujourd'hui, les choses ont bien changé. Grâce à son énergie, à son savoir faire et à la bénédiction d'en haut, une jolie chaumière de trois ou quatre chambres s'élève au milieu d'un jardin que l'on trouve toujours en fleurs. Notre ami n'est plus seul ; sa digne compagne, venue comme lui du pays de Montbéliard, partage ses travaux depuis deux ans. Pendant que son mari, l'habit bas, la truelle à la main, travaille à ses bâtisses, elle réunit une quinzaine d'enfants dans une cour entourée de roseaux, leur enseigne patiemment à lire et à chanter les louanges de Jésus. Après avoir achevé sa maison, notre frère s'est mis à construire sa chapelle. Je regrette de dire que les deux ou trois hommes chrétiens de l'endroit, à l'exception peut-être d'un seul, n'ont pas fait pour l'aider tout ce qu'ils auraient dû. Cela a été pour nos amis un débile tel que nous en avons souvent dans notre vie missionnaire, et dont sans doute nos amis de France ont peu d'idée. Un accident a failli devenir fatal à notre frère. Il était monté sur un échafaudage que ses ouvriers avaient imprudemment surchargé de briques ; tout à coup, les cordes se rompirent et notre ami tomba, jeté violemment à terre, au milieu des débris de son échafaudage. Il en fut quitte pour des contusions qui l'empêchèrent de travailler pendant quelques semaines. — Le bâtiment fini, il nous invita à nous joindre à lui pour en faire la dédicace. Nous y allâmes en wagon, ma femme et moi, et une petite bande de gens de Lérivé. Nous nous y rencontrâmes avec une troupe de chrétiens de Kolonyama, Mademoiselle Julie Keck et M. Jousse. C'était le samedi, 24 juin. Nous espérions avoir une grande assemblée. Malheureusement, vers le soir, un vent glacial se leva, et souffla avec violence toute la nuit. Le lendemain, le ciel

était morne, bourru, et le vent devenait de plus en plus furieux. Le froid nous transperçait. Si on l'avait osé, on se serait, même à table, couvert de gros manteaux. Nous pensions que nous n'aurions personne au service, et cela nous semblait mystérieux. Nous nous trompions. Vers les onze heures, arrivèrent plus de deux cents païens, la plupart proprement vêtus, qui avaient courageusement bravé le froid, et étaient venus des villages voisins. Le petit temple bien bâti, crépi avec goût et bien éclairé, avec sa modeste mais charmante chaire en briques, semblait, lui aussi, s'être mis en habits de fête. — Nous y entrâmes en chantant une imitation du *Te Deum*: « Grand Dieu, nous te bénissons! » On eut beau se serrer, se presser, s'entasser, tout le monde ne put parvenir à trouver place. Je fus touché du bon vouloir et de la persévérance des pauvres païens qui s'accolèrent aux fenêtres malgré le froid. Après que j'eus déposé la sainte Bible sur la chaire, lu une portion des saintes Écritures, et consacré par une prière cette maison au service du Seigneur, nous entonnâmes avec émotion un cantique que M. Casalis avait chanté lors de la première fondation de Cana, il y a trente ans, et dont les accents prophétiques ne vieillissent pas : *Yehova Molimo oa Israele!* (1) — M. Kohler se leva alors pour donner gloire à Dieu. Oui, « non point à nous, ô Éternel, non point à nous, mais à *ton nom* donne gloire! » — Puis, M. Jousse captiva l'attention de l'auditoire par un discours bref, mais plein de verve et de chaleur, sur ces paroles : « Ma maison sera appelée une *maison de prière!* » Il installa ensuite, comme catéchiste, *Apollos*, que l'Église de Thaba-Bossiou a envoyé pour seconder M. Kohler. *Apollos* fit une allocution remarquable d'à-propos, puis, quelques paroles du pasteur de Léribé, un chant et une prière vinrent clore cette intéressante réunion.

(1) C'était en décembre 1846. M. Keck commençait alors, dans cet endroit, des travaux qui durent être abandonnés en 1848! (*Note des Réd.*)

De la nourriture, préparée en abondance par nos amis de Cana, fut alors distribuée. En voyant ces bonnes gens s'asseoir par groupes au grand air, grelottant, et s'attaquer à un morceau de viande froide ou à une cruche de boisson fort peu réchauffante, j'admirai leur courage. Mais ce qui nous fit plus de plaisir, ce fut de voir tout ce monde rester pour le service de l'après-midi. Je parlai sur Luc XV, 7; puis nous nous approchâmes ensemble de la table du Seigneur. En dépit du mauvais temps, ce fut une douce et belle journée.

Le lendemain à notre réveil, grande surprise, le pays était tout couvert de neige! — Une réminiscence du pays natal! — Quel spectacle que ces montagnes, ces Maloutis tout étincelants de blancheur sous un ciel d'Afrique! — Mais ici, en temps pareil, chacun se blottit où il peut, et le bétail, au poil tout ébouriffé, fait piteuse mine. Tout va mal alors. — Nous restâmes donc deux jours de plus avec nos amis. Mais nous ne perdîmes pas notre temps, nous travaillâmes activement à la révision de notre recueil de cantiques. Nous passâmes des moments bénis, et quand nous nous séparâmes, nous nous sentîmes fortifiés dans l'amour fraternel.

En quittant Cana, mes pensées se reportèrent involontairement à trente ans en arrière; je refaisais pour moi-même l'histoire de Cana. C'est M. Keck qui donna à l'endroit son nom biblique, et lorsqu'en 1848 il dut l'abandonner, son cœur en reçut une blessure qui ne s'est jamais guérie. La vue seule de ces montagnes lui rappelle des travaux, des souffrances, des prières, des espérances... dont, à vues humaines, il n'était resté aucun vestige. Mais non, le Seigneur met les larmes de ses enfants dans ses vaisseaux, leurs prières ne sont pas mises aux archives dans le royaume de Dieu pour y être condamnées à l'oubli. — L'humble fête que je viens de raconter le prouve. «L'Éternel s'est souvenu de nous, » et «il a exalté sa Parole au-dessus de toutes ses œuvres. » A Lérivé, il m'a été donné de reprendre l'œuvre interrompue de ce cher frère. Cana était son Péniel et son Béthel, et si le monument

que le vénérable serviteur de Dieu y élevait de ses mains, est tombé en ruines, aujourd'hui un jeune frère le relève.

Cana est dans un vaste et populeux district, loin de l'influence ombrageuse des chefs. Aujourd'hui, nos amis Kohler défrichent avec peine un sol qui leur paraît ingrat. Ils ont besoin d'être soutenus par la sympathie et les prières de tous ceux qui ont à cœur l'avancement du règne de Dieu. Mais je n'en doute pas, le temps viendra où pour Cana aussi s'accomplira cette belle parole : « Une poignée de froment semée dans la terre, sur le sommet des montagnes, le fruit qu'elle produira fera du bruit comme les cèdres du Liban. »

F. COILLARD.



HISTOIRE DU CAFRE JANVIER, MAINTENANT ABRAHAM TAPITA

MEMBRE DE L'ÉGLISE DE THABANA-MORÈNA

« Monsieur est sans doute occupé, je reviendrai une autre fois. » — Je me retourne et vois entrer un homme d'une soixantaine d'années qui habite dans la station. J'ai sur ma table un travail qui presse et je suis tenté de répondre à mon visiteur que je suis en effet très-occupé et qu'il fera mieux de revenir un autre jour. Je pressens d'ailleurs le sujet qui l'amène : il s'agit d'une contestation entre lui et le chef de la station à propos d'un mur de clôture, question qui m'intéresse assez peu. Je posai cependant ma plume et j'écoutai patiemment. Ce fut long ; on arriva pourtant au bout. Après avoir donné mon avis en quelques mots : « Sais-tu ? dis-je à Abraham, une idée m'est venue à l'esprit en t'écoutant : Par quelles circonstances as-tu été amené, toi qui es né parmi les Matébélés (1) à venir t'établir au Lessouto, si

(1) On appelle de ce nom les Zoulous qui suivirent Mossélékatsi, lorsqu'il émigra de la Natalie. (*Note des Réd.*)